

Dominique Sarrazin

Patricia Gauvin

Denis Farley

Marie-France Giraudon

Katherine Rochon

Anne C Thibault

Jean Marois

Du 16 octobre au 10 novembre 2019



PARERGON

Parergon regroupe les œuvres du collectif d'artistes pluridisciplinaire ATC¹ et propose une nouvelle lecture de l'allégorie de la caverne de Platon qui mène à interpréter diversement les apparences, la réalité et l'ombre des choses. Au-delà du cadre, du garde-fou et de la limite auxquels le terme parergon fait aussi référence, la notion d'accessoire reste centrale : ce qui se tient tout au bord de l'œuvre ou ce qui s'y greffe après coup remet en question la fonction et la valeur de l'œuvre en elle-même.

« L'en dedans de mon univers est empreint de réminiscences, l'en dehors animé par le plaisir et l'errance. » Dominique Sarrazin

« Les ornements de la vie; les limites que l'on s'impose; les besoins que l'on se crée; le quotidien qui nous engloutit; le temps passé sur nos courriels lorsque l'habitude prend toute la place. » Patricia Gauvin

« Ces endroits (les centres de recherche) extrêmement contrôlés et difficiles d'accès, sont le théâtre de nouvelles < inventions > qui façonnent nos rapports au monde, à l'information, au pouvoir. » Denis Farley

« La tente [...] confine l'expérience paysagère dans ses limites physiques et intérieures et souligne ainsi sa rareté et sa préciosité, tel un écrin. » Marie-France Giraudon

« Le vêtement enrobe et dérobe à la fois. Il se fait parergon de la personne. »
Katherine Rochon

« Qu'est-ce qui se passe dans le cerveau quand nous ressentons quelque chose ? Quelles voies empruntent les émotions ? » Anne C Thibault

« Le matin, elle était vivante. Le soir, elle serait peut-être morte. Je l'ai vue. »
Jean Marois

1. Artistes Têtes Chercheuses

Le collectif ATC provoque des occurrences entre les pratiques artistiques singulières de ses membres et met en commun leurs recherches, leurs expériences et la passion du faire, le désir également d'en porter les résultats vers des ailleurs indéterminés, hors scène. Le collectif ATC voyage sans s'imposer d'itinéraire, tributaire des lieux qui accueillent ses visées, cherchant à métamorphoser les contraintes et les hasards de ses rencontres en autant de projets créateurs d'idées nouvelles, générant un potentiel ininterrompu de questionnements, de pratiques et d'interventions.

Expositions du groupe ATC

Février 2017 : *Prendre lieux*. Écomusée du fier monde, Montréal; Mars 2018 : *Fabulam*. Maison de la culture Frontenac, Montréal; Mars-avril 2019 : *Hors Scène*. Espace d'exposition de l'Usine C, Montréal; Octobre-novembre 2019 : *Parergon*. Centre d'art Diane-Dufresne, Repentigny; Mars-avril 2020 : *Le doute*. Espace d'exposition de l'Usine C, Montréal.

DOMINIQUE SARRAZIN

Issu d'un travail récent de gravure, je propose une multitude de petits tableaux hybridés offrant des points de vue singuliers resitués dans un hors-cadre à grand déploiement.

Ni intérieur ni extérieur, chaque œuvre est délimitée dans un espace/temps à couches multiples comme autant de palimpsestes qui se confondent sur une même surface cadrée et bordée par la présence des tableaux qui l'entourent. J'aime à y percevoir des lieux, des impasses et des points de vues divers car mes projections concernent des espaces qui s'apparentent au paysage depuis nombre d'années à travers mes différentes approches créatives. Je souhaite enfermer une poésie dans ces petites propositions ouvertes et particulières, aux limites du descriptible, qui m'emportent dans un non-connu familier qui s'apparente au rêve.

J'aborde des chemins de création qui me promettent des ailleurs incertains et j'appréhende désormais dans le cheminement artistique une quête où l'avant et l'après se confondent, où les repères se camouflent dans des interstices temporels. Mes tableaux sont carrés pour favoriser un accès plus libre au regardeur qui se promène en ces lieux improbables. Celui-ci pourra même, dans un contexte qui s'y prête, les retourner ou les détourner à loisir afin d'y projeter d'autres possibles.

L'en dedans de mon univers est empreint de réminiscences, l'en dehors animé par le plaisir et l'errance. Ces élucubrations issues de mes espaces intérieurs sont imprimées, revisitées par la peinture et le dessin pour épouser mes états d'âme du moment, exprimant ainsi différents passages dans le temps. Mon processus, qui côtoie les effets du hasard, transige avec l'aspect imprévisible du rendu visuel en lien avec mon procédé intuitif de création abstraite.



PATRICIA GAUVIN

Nos parergons

Les ornements de la vie;
les limites que l'on s'impose;
les besoins que l'on se crée;
le quotidien qui nous engloutit;
le temps passé sur nos courriels;
lorsque l'habitude prend toute la place.

Le cadre

Nous possédons le même territoire émotionnel;
nous sommes soumis aux aléas du quotidien
aussi familier qu'universel;
nos occupations nous définissent;
l'ordinaire et les obligations organisent
nos journées;
l'uniformité devient le parergon de la vie.

Les résistances

Craindre l'échec est une phase normale
et saine du processus de création;
une tension persiste entre l'inspiration,
l'imagination, la fragilité de la sensibilité
émotive;
l'angoisse accompagne l'inattendu;
nous vivons l'alternance entre l'état de grâce
et l'état de crise.

L'imagination

La veine poétique s'éteint avec les
préoccupations;
la routine ne laisse aucune place à la fantaisie;
l'imagination s'épanouit dans l'oisiveté;
la trace empruntée à l'inconscient nous
permet d'exister;
garder les gestes de nos inspirations immor-
talise des moments envoûtants;
l'imagination révèle la synthèse de ce que
nous sommes.

Le vide de la création

Créer est une expérience aussi exaltante
que douloureuse;
la rupture du familier et l'élan d'enthousiasme
et d'excitation accompagnent des sentiments
d'insécurité;
c'est ce côté humain qui alimente l'esprit;
les sentiments influencent la sensibilité et
nourrissent l'intuition;
l'artiste est condamné à vivre ce tumulte pour
demeurer créatif.

Je suis habitée par ces deux entités : une boule
d'imagination libre très productive et un ego
ravageur très rabat-joie.



DENIS FARLEY

Dans le cadre de cette exposition je propose deux œuvres qui font partie d'un corpus plus large qui fait référence au développement de technologies d'observation et de surveillance par satellite. Depuis plusieurs années je m'intéresse non seulement à l'optique et à son histoire mais aussi à une forme récurrente, celle de la coupole. La coupole est ici utilisée comme récepteur d'ondes et par conséquent, d'informations et d'images.

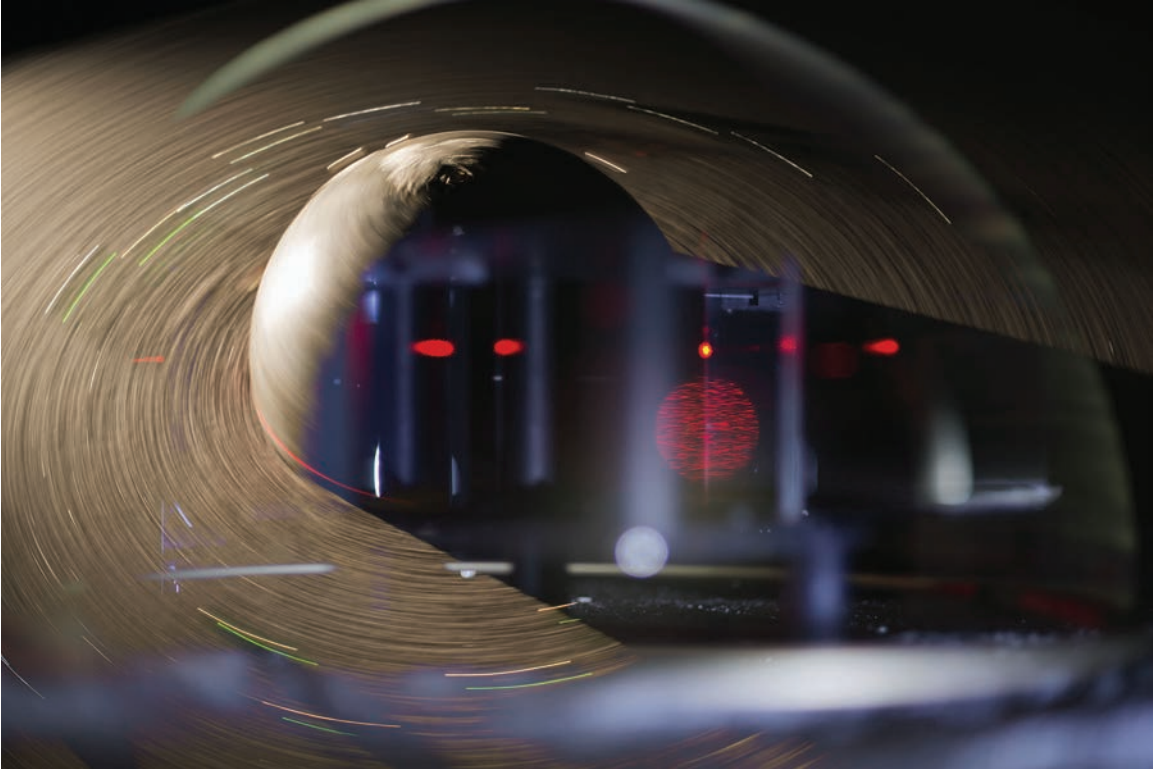
Les œuvres récentes de la série *Recherche et développement (R&D), satellites*, ont été créées en studio de façon à simuler un environnement de laboratoire d'optique et d'électronique caractéristique de ceux que l'on retrouve dans les centres de recherche. Ces endroits extrêmement contrôlés et difficiles d'accès, sont le théâtre de nouvelles « inventions » qui façonnent nos rapports au monde, à l'information, au pouvoir. C'est une occasion pour moi de revisiter divers modes de représentation en lien avec la technologie, avec l'économie, et avec la réalité des sociétés qui se partagent une part du marché très stratégique associée à l'observation de la planète.

Le sens de *Parergon*, ici, peut se retrouver dans le fait que la forme physique des appareils qui sont destinés à produire de l'imagerie, est en fait très peu évocatrice des images produites. Comme pour la forme parabolique, le message se retrouve « autour » de l'objet.

« ...Que ce soit par la prise en compte, justement, de la question nucléaire, par la représentation de dispositifs d'observation, de contrôle, de production industrielle ou de télécommunication (*camera obscura*, observatoires, systèmes de télésurveillance, serres, antennes-relais, serveurs informatiques) ou plus encore peut-être par l'enregistrement photographique de sites en apparence exempts de technologies (paysages, ciels), l'œuvre de Denis Farley paraît accomplir le vœu de Simondon¹ de lier esthétique et technique. »²

1. Simondon, G. (1989). *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris : Aubier. (Original paru en 1958).

2. Lavoie, V. (2018). *Denis Farley*. Montréal, QC : Plein Sud-Expression.



MARIE-FRANCE GIRAUDON

L'écrin paysager, par-delà l'écran s'inscrit dans la lignée de mes investigations sur la notion d'abri, amorcées avec l'œuvre *Sous l'abri, au-delà*¹. En lien avec le thème du parergon, l'abri est abordé comme espace-frontière s'interposant à une expérience directe du paysage. Il devient une métaphore de notre relation à la nature, confrontant le visiteur à la distanciation et à la séparation toujours plus grandes que nous entretenons envers elle.

L'installation prend la forme d'une tente monospace fermée, suspendue verticalement tel un cocon. Le spectateur est amené à circuler autour et s'en approcher sans pouvoir pénétrer à l'intérieur. L'abri contraint ses déplacements tout en amorçant une forme d'intimité avec l'œuvre. De loin, il irradie de lumière. À proximité, il révèle des sons et la projection d'extraits vidéo évoquant une vie intérieure. Les images sur sa surface renforcent l'effet de confinement à travers les plans rapprochés d'un corps séjournant dans la tente. Ce personnage anonyme, rouge, se présente comme un alter ego intercesseur, invitant à la découverte de la nature depuis cet observatoire de proximité. Sa main explore les parois poreuses, révélant les indices du milieu environnant et les traces des événements extérieurs imprimés sur la membrane.

La tente devient un lieu culturel dans l'espace naturel. Elle confine l'expérience paysagère dans ses limites physiques et intérieures et souligne ainsi sa rareté et sa préciosité, tel un écrin. Elle propose une forme d'ouverture sur son expérimentation et sa connaissance davantage liée au rêve et à l'imaginaire.

1. *Fabulam*, Maison de la culture Frontenac, Montréal, 2018.



KATHERINE ROCHON

Bonjour ma chère Catherine,

Je t'imagines dans ton jardin, savourant chaque minute des délices de l'été. Pour ma part, j'ai souvent pris plaisir à contempler cet arbre immense qui surplombe ma cour. Il me rappelle à l'humilité. J'examine la forme de chaque branche, j'observe les failles, j'apprécie l'harmonie de l'ensemble. Je hume le vent qui le fait onduler en faisant bruire ses feuilles dans la lumière du jour. À défaut de m'en rapprocher, je touche de mes yeux, tous les replis et courants de son écorce en ressentant la force, la texture et l'humidité qui s'en dégage. En miroir à sa ramure, j' imagine ses racines, ondulant à travers le compost de la terre. Ses radicelles sont aveugles, mais combien avides de nutriments et de fraîcheur.

Dans l'espace du studio, la manipulation des médiums et du papier me travaille l'esprit et le corps un peu de la même manière, par transposition métaphorique et poétique. Le papier en apparence éphémère se transforme et soulève alors des questions de vie, de drames intimes et de finalité. La création de robes de papier demeure mon espace privilégié dans ce qui apparaît comme une perpétuelle quête identitaire. La robe de papier me guide à travers un fatras de sensations, d'émotions, d'histoires et d'images qui ne trouvent de cohérence qu'à travers la création en art, le pétrissage de matières.

Tu as aussi créé, Catherine, à partir du vêtement. Je me souviens que tu aies bien senti qu'il était plus qu'une enveloppe qui protège, structure, embellit, cache ou révèle. Frontière ou interface, le vêtement enrobe et dérobe. Il se fait pareragon de la personne. Ce thème m'a interpellée souvent en me demandant à quoi la robe de papier fait référence en dehors de sa matérialité. Est-ce l'espace du processus de création, celui de la réflexion, de l'imaginaire ou celui de l'interprétation ? Pour ne nommer que ceux-ci. À chaque fois, je m'en suis remise au plaisir du contact avec la matière, rêvant que l'expérience de l'œuvre proposée puisse simplement toucher la personne dans ce qu'elle a de singulier et d'universel. Un peu comme ce que la contemplation de cet arbre donne à ressentir du vivant...

Sur ce, je t'embrasse et espère te revoir bientôt,

Katherine



ANNE C THIBAULT

En amont et en aval des natures mortes : le sentiment de bonheur.

Certes, à ces tableaux exposés se greffent bon nombre de réflexions inhérentes à l'évolution de la peinture, ne serait-ce qu'en raison de leur contenu apparent. Leur véritable contenu toutefois, le sentiment particulier qui naît à la vue de tables mises, est tributaire mais distinct de ce qui est perçu parce qu'il est généralement occulté par la prégnance des choses peintes. Les tableaux de mes natures mortes, dont les objets sont souvent symboliques, sont des prétextes à peindre et symbolisent à leur tour le bonheur de les peindre.

L'apparente réalité du contenu figuratif jette de la poudre aux yeux en mettant de l'avant la dextérité liée à la reproduction d'objets. Il y est, bien sûr, question de la lumière qui se reflète en transparence dans les multiples teintes et nuances de jaune, de vert et d'oranger du citron – mais aussi du plaisir indicible à tenter de rendre cette lumière par le biais de la matière plastique. Il y est question de la rondeur d'un raisin, d'une cerise qui renvoie à la sensation du toucher, de la mainmise – mais aussi de l'enchantement à rendre les effets de volume par quelques petites touches de couleur. Il y est question d'opacité dans le rendu d'une assiette d'étain adjacente à un verre de vin – mais aussi de la satisfaction à réconcilier ces contraires.

La chose peinte, comme tout autre objet émotionnellement compétent, introduit aujourd'hui la question essentielle des affects qui est au cœur des recherches neurobiologiques du sentiment : qu'est-ce qui se passe dans le cerveau quand nous ressentons quelque chose ? Quelles voies empruntent les émotions ? Comment naît l'esprit ? Qu'est-ce qui se joue derrière ce qui a longtemps été considéré comme insaisissable ? Juger la qualité d'un tableau en fonction des enjeux de l'art actuel ou s'adonner à la contemplation d'une beauté plastique immanente sont deux opérations équivalentes au regard des phénomènes mentaux ; ce qui les distingue radicalement sont les sentiments qui en résultent et les conséquences sur les humeurs.



JEAN MAROIS

L'art est un mal

Venons-en au fait, cher spectateur : l'art est un mal; il l'est devenu du moins. Tu déambules dans une exposition. Qu'as-tu donc vu? Tu ne saurais le dire. Ce n'était pas rien, puisque tu en as le souvenir. Ou plus exactement, tu as plus le souvenir d'avoir vu que de ce que tu as vu. Le langage ne nous fourvoie-t-il pas en acceptant que le verbe voir soit transitif? Ne croyons-nous pas voir quelque chose quand, dans les faits, nous ne faisons que voir? Ne voyons-nous pas sans voir? Et voir sans voir, c'est, bien sûr, souffrir. C'est faire l'épreuve de quelque chose sans saisir de quoi il s'agit. La mort et le coût parental sont l'ultime de cette expérience. Ils sont les seuls compléments d'objet direct que peut supporter le verbe voir.

Voir ou bien tue ou bien traumatise. Ça assassine ou ça marque à vie. Chose certaine, voir fait disparaître ce qui est vu, nous en avons pour preuve qu'une image s'y substitue. Une image qui semblera valoir pour le vu, le réel assassin ou traumatique semblant d'autant plus s'y représenter qu'il s'agira d'art. Le dira-t-on du moins, comme si, de la dire, la chose s'avérait vraie.

Voir précède à l'image. L'image succède au vu, elle le voile, le cache, le fait disparaître.

Tu déambules et puis tu t'arrêtes. Voilà une image. Il n'est même pas besoin de te demander de la regarder, tu la vois par la force des choses: une exposition; la bonne volonté de ses organisateurs; celle des artistes qui y participent; la dimension culturelle de l'événement; la valeur artistique qui lui est assignée. Tout préside à produire un regard que, toi, spectateur, tu incarnes à tes dépens. Tu te crois libre de voir. N'es-tu pas venu de ton plein gré? Et ne te prêtes-tu pas aussi de ton plein gré à ta condition de spectateur? Tu te plies au jeu, soit; mais volontairement. Rien ne t'empêcherait de fermer les yeux au moment même où tu choisirais de le faire. Tu es assujetti aux conditions de formation d'un regard prédéterminé, mais ta soumission est volontaire, n'est-ce pas? Tu l'appelles même, tu la souhaites, tu la désires. Que pourrait être un monde sans art, te dis-tu? De l'art, sinon j'étouffe, t'est-il arrivé de te dire. Quand bien même les artistes te forceraient à voir, ça ne saurait être que pour ton bien. Comment pourraient-ils te vouloir du mal? Comment l'art pourrait-il être néfaste? L'idée même en est inconcevable.

Qu'une idée te soit inconcevable ne t'inquiète-t-il pas? Cette impossibilité de concevoir l'art comme un mal ne t'alerte-t-elle pas de l'existence d'une censure en train d'agir? Que cette impossibilité soit précisément ce qui force ta servitude volontaire n'éveille-t-il pas chez toi une certaine suspicion? Ce regard que tu poses sur les images qui te sont proposées à voir, ce regard que tu juges libre parce qu'il t'appartient à toi seul de le détourner, es-tu sûr qu'il t'appartient? N'est-ce pas lui au contraire qui te possède, d'image en image toujours un peu plus, en trouvant des moyens de te faire croire le contraire? L'art aujourd'hui ne participe-t-il pas de ces moyens?

14

Dévoiler les pouvoirs délétères de notre pseudo liberté de voir et ceux tout aussi délétères de la pseudo liberté de l'artiste de créer est-ce bien possible? Oui, bien sûr, là, dans l'entre-deux de cette image où il n'y a rien à entendre et de ce texte où tout est regard.

Jean Émile Verdier, Montréal, le 17 septembre 2019



On n'y voit rien, 2019

Projection vidéo, texte,
impression numérique sur
papier.

142 x 198 cm

Crédit photographique :
Jean Marois

Mars

*Le matin, elle était vivante. Le soir,
elle serait peut-être morte. Je l'ai vue.
En l'apercevant ainsi sur le trottoir,
on voyait bien... Elle me raconte,
mais je l'écoute à peine. La mort est
sans gêne, elle parle à tout le monde
comme si nous étions toujours
disponibles pour l'entendre.*

*La rue est sale, la ville entière est salie.
La neige s'apprête à s'éclipser aussi
vite qu'elle est venue. L'asphalte, les
trottoirs, les résidus de l'hiver, tout est
pourri, écorché, explosé par le gel et le
dégel. Une lumière cruelle qui n'offre
rien de bon au regard. Elle rase tout.*

*Au loin, après m'avoir parlé de ses
crampes au ventre et de son appréhen-
sion pour l'avenir, elle se métamor-
phose en une frêle silhouette dont un
artiste aurait fait un rapide croquis.
Le vent traîne les bacs de recyclage au
milieu de la rue. Le bruit produit est
menaçant. Je poursuis ma route vers
le dépanneur du coin.*

- Papa, qu'est-ce qu'elle disait
madame Lussier ?
- Qu'elle avait mal.
- Papa ?
- Quoi ?
- Je la trouve belle notre ruelle.

ARTISTES DE PARERAGON

Dominique Sarrazin détient une maîtrise en arts visuels de l'UQAM et y enseigne. Elle compte plus de 30 expositions solos au Canada. Ses œuvres font partie de nombreuses collections publiques et privées. Elle propose un univers sensible empreint de réminiscences tant dans ses peintures, ses collagraphies ou son récent travail de psaligraphie.

Après un doctorat en études et pratiques des arts (2011) *Patricia Gauvin* poursuit ses installations participatives. Elle est lauréate de plusieurs perfectionnements de son établissement d'attache (UQAM) ainsi que des bourses du CALQ, du CIAM et du CAC. Elle compte plusieurs expositions individuelles et collectives.

Denis Farley vit et travaille à Montréal, (MFA Université Concordia 1984). L'ensemble de son œuvre, principalement photographique, est souvent associé à une recherche où la technologie joue un rôle prédominant. Ses œuvres se retrouvent parmi plusieurs collections publiques et privées de renom. Il est représenté par la galerie *La Castiglione*.

Les marches en régions sauvages de *Marie-France Giraudon* rejoignent le performatif et engendrent des œuvres-expériences, qui visent à repenser l'écart physique et philosophique grandissant entre l'humain et la nature. Oscillant constamment entre les traces du réel et l'imaginaire, ces œuvres témoignent d'une recherche singulière sur le paysage, le site et le territoire.

Intégré à sa pratique artistique pluridisciplinaire, le questionnement de *Katherine Rochon* (Phd. Université du Québec à Montréal), porte sur la création en tant que processus de construction identitaire. C'est à travers un dispositif de recherche et de création de robes de papier qu'elle explore les possibilités de l'identité narrative.

Anne C Thibault vit et travaille à Montréal. Elle pratique la peinture, le dessin et l'écriture. D'apparence classique, ses tableaux sont des constructions qui revêtent à dessein une facture et un contenu souvent trompeurs. Son travail a été présenté dans plusieurs expositions individuelles et collectives. Elle enseigne à l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM depuis 1992.

Plasticien, enseignant, auteur et conférencier, *Jean Marois* est aussi docteur en arts de l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne. Depuis 2000, il est chargé de cours à l'ÉAVM de l'UQAM. Son travail récent tend vers l'hybridité, croisant image numérique, photo, vidéo, dessin, peinture et sculpture.



Le collectif ATC remercie chaleureusement
pour leur soutien
le Centre d'art Diane-Dufresne
ainsi que
l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM



Crédit photographique : Adrien Williams

CENTRE D'ART
DIANE-DUFRESNE

11, allée de la Création
Repentigny (Québec) J6A 0C2
450 470-3001

UQAM | École des arts visuels et médiatiques